

Guy Rocher
sociologue, Université de Montréal
(1979)

“Les conditions d'une francophonie nord-américaine originale”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Guy Rocher, "Les conditions d'une francophonie nord-américaine originale".
Un article publié dans **Le système politique québécois**, chapitre 23, pp, 503-515.
Recueil de textes préparé par Édouard Cloutier et Daniel Latouche. Montréal :
Éditions Hurtubise HMH, 1979, 555 pp. Collection : L'homme dans la société.

* Réimprimé avec des corrections mineures et amputé de quelques passages.
De *Le Québec en mutation*, Montréal, Hurtubise-HMH, 1973, pp. 89-107 ; ce
texte avait été publié pour la première fois dans la *Revue de l'Association canadienne
d'éducation de langue française*, vol. 1, no 1 (déc. 1971), pp. 12-20.

M. Guy Rocher (1924 -) professeur de sociologie et chercheur au Centre de
recherche en droit public de l'Université de Montréal.

[Autorisation formelle réitérée par M. Rocher le 15 mars 2004 de diffuser cet
article et plusieurs autres.]



Courriel : guy.rocher@umontreal.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word
2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 31 août 2005 à Chicoutimi, Ville
de Saguenay, province de Québec, Canada.



Table des matières

Introduction

1. Le Canada français dans le contexte nord-américain
 - 1.1. Hier : l'« antique shop » de style français
 - 1.2. Aujourd'hui : Américain francophone et non Français d'Amérique
 - 1.3. Demain : nation originale ou métèques hors-frontières ?

2. L'autodétermination culturelle du Canada français : ses conditions
 - 2.1. Américanisation de l'intelligentsia...
 - 2.2. ... Mais attirance critique
 - 2.3. Autodétermination culturelle et autonomie politique
 - 2.4. Libération économique

Lectures recommandées

Guy Rocher
Sociologue, Université de Montréal

“Les conditions d'une francophonie
nord-américaine originale”



Un article publié dans **Le système politique québécois**, chapitre 23, pp, 503-515. Recueil de textes préparé par Édouard Cloutier et Daniel Latouche. Montréal : Éditions Hurtubise HMH, 1979, 555 pp. Collection : L'homme dans la société.

[Retour à la table des matières](#)

Guy Rocher
Université de Montréal

"Les conditions d'une francophonie nord-américaine originale".¹

Un article publié dans *Le système politique québécois*, chapitre 23, pp, 503-515. Recueil de textes préparé par Édouard Cloutier et Daniel Latouche. Montréal : Éditions Hurtubise HMH, 1979, 555 pp. Collection : *L'homme dans la société*.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Guy Rocher est professeur titulaire au département de sociologie de l'Université de Montréal. Ses principaux intérêts de recherche sont la théorie sociologique, l'histoire de la pensée sociologique et la sociologie de l'éducation. Il a publié *Introduction à la sociologie générale*, (Montréal, HMH, 1968-1969 3 v. ; Talcott Parsons et la sociologie américaine, Paris, Presses universitaires de France, 1972, *Le Québec en mutation*, Montréal, HMH, 1973 et, en collaboration avec P.-W. Bélanger, *École et société au Québec*, Montréal, HMH, 1971.

Sa présente contribution a pour objectif de délimiter les conditions de l'indépendance culturelle du Canada français dans le contexte nord-américain. Il s'agit essentiellement d'une réflexion sur des données déjà connues, mais agencées dans l'optique d'un scénario normatif, c'est-à-dire qui tente d'identifier les moyens à prendre pour atteindre un objectif déterminé.

¹ Réimprimé avec des corrections mineures et amputé de quelques passages. De *Le Québec en mutation*, Montréal, Hurtubise-HMH, 1973, pp. 89-107 ; ce texte avait été publié pour la première fois dans la *Revue de l'Association canadienne d'éducation de langue française*, vol. 1, no 1 (déc. 1971), pp. 12-20.

Une vieille habitude entretient le Canada français dans un état d'interrogation sur son identité collective, sa destinée, son avenir. Il bénéficie d'un long entraînement à ce genre d'exercice, par suite de l'ambiguïté et de la singularité de son être national en Amérique, de la fragilité de son entreprise et des risques de son aventure. Peut-être faut-il voir là un facteur de la survivance de la communauté canadienne-française : la constante remise en cause des raisons et des conditions de son existence l'ont obligée à continuer à vivre. L'incertitude du lendemain collectif a agit à la fois comme aiguillon et garde-fou. Elle a été un aiguillon, par le défi qu'elle a toujours posé et par les rationalisations qu'elle a suscitées. Elle a été un garde-fou, par l'insécurité inscrite dès l'enfance au cœur de chacun de nous, qui prémunit contre de trop brusques changements, certains peuples appelés à vivre au bord de la catastrophe toujours possible.

Cette perpétuelle attitude d'interrogation sur son propre destin peut être interprétée comme un signe de santé. Elle témoigne en tout cas d'un désir de vivre, ce qui est évidemment une condition élémentaire de la permanence de toute collectivité. À la longue, cependant, l'incertitude de l'avenir peut être néfaste. Elle risque d'engendrer la passivité, de stériliser les énergies, d'étouffer la motivation de vivre et d'agir. Lorsqu'elle se prolonge et devient perplexité, l'incertitude provoque une angoisse qui va se chercher des assurances et des garanties n'importe où et de n'importe quelle façon ². Ou encore, l'incertitude fait place à l'indifférence : les décisions paraissent si difficiles à prendre qu'il semble aussi rationnel de s'abandonner au jeu du hasard que de vouloir dominer les événements.

C'est ce qui risque de se produire au Canada français, si nous n'arrivons pas à réduire l'aire d'indétermination où nous continuons à nous mouvoir depuis trop longtemps. Une collectivité ne peut pas s'interroger indéfiniment sur son identité et son destin. Il lui faut tenir en main un noyau de certitudes, s'accrocher à certaines réponses et à certaines visées.

² Gérald Fortin, « Le Québec : une société globale à la recherche d'elle-même », *Recherches sociographiques*, vol. 8, no 1 (1967), pp. 7-13. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

On en a le vif sentiment en ce moment : le Canada français doit prendre d'importantes options, il est appelé à relever de difficiles défis, ce qui réclame de lui beaucoup de lucidité et de courage. Des questions vitales se posent ces années-ci dont on sent que les réponses vont engager la vie de nos enfants et celle de leurs enfants. Jamais peut-être n'avons-nous eu à affronter aussi crûment la question de l'avenir immédiat et à long terme du Canada français. Rarement des thèses aussi diamétralement opposées se sont-elles affrontées, divisant notre conscience nationale et intensifiant la perplexité et l'inquiétude...

1. Le Canada français dans le contexte nord-américain

[Retour à la table des matières](#)

On peut poser de plusieurs façons le problème de l'avenir du Canada français. Quand j'essaie, pour ma part, de préciser ma pensée à ce sujet, je ne peux m'empêcher de projeter d'abord notre avenir collectif dans la totalité du contexte nord-américain. On est trop facilement enclin à ne discuter l'avenir du Canada français que par rapport au Canada et à la position qu'il y occupe. Il me semble que c'est là une perspective bien restreinte, qui demande d'être élargie à de plus vastes horizons. Il m'est arrivé souvent de constater que le Canada français tente de se définir par référence au Canada, alors que le Canada anglais cherche son identité par rapport au monde américain...

Je crois cependant que notre réflexion sur la place et le destin du Canada français dans le Canada doit s'éclairer d'une démarche qui part de plus loin que le seul contexte canadien. Notre insertion dans l'ensemble canadien n'est pas le tout de notre être collectif. Celui-ci appartient tout autant et peut-être plus encore au tissu de l'Amérique du Nord ; il est lié à la civilisation américaine ; son avenir sera conditionné par l'évolution de cette dernière et par notre réaction à cette évolution.

Dans notre perspective, le premier problème qui se pose -qui est en réalité le problème de fond - est celui de l'identité culturelle d'un Canada français nord-américain³. Avant de se porter aux plans économique et politique, la réflexion doit donc s'engager au plan de la culture, ce terme étant entendu dans le sens qu'on lui donne dans le langage de l'anthropologie et de la sociologie. Ce sera là notre point de départ.

1.1. Hier : l'« antique shop » de style français

[Retour à la table des matières](#)

C'est presque toujours du Sud que le Canada français a connu les envahissements. Ce fut le cas du temps où les colonies anglaises se croyaient menacées par la Nouvelle-France, en qui elles voyaient un concurrent à détruire et un pays à conquérir. Ce fut encore le cas lorsque les jeunes États-Unis envahirent le Canada à deux reprises pour se l'annexer, se croyant cette fois menacés par cet avant-poste trop gênant de l'Angleterre. Depuis la fin du 19^e siècle, alors que la révolution industrielle a commencé à changer la face de l'Amérique du Nord, c'est d'une manière pacifique, sans tambour ni trompette, que le Canada français a subi l'invasion américaine. Il s'est agi cette fois d'un envahissement à la fois économique et culturel, qui n'en a été que plus efficace par sa subtilité, sa fluidité et la manière feutrée dont il s'est opéré⁴. Il était difficile de refuser les avantages qui s'offraient : l'invasion prenait figure d'une manne qui apportait avec elle un niveau de vie élevé, le confort le plus moderne, la société d'abondance et de consommation.

³ A ce sujet Jean Lemoyne écrit que les États-Unis ne sont pas seulement un voisin « mais une partie de notre existence parce qu'ils constituent en face de nous et en nous la seule forme achevée du particularisme nord-américain », « L'identité culturelle » dans *Le Canada au seuil du siècle de l'abondance*, Montréal, Hurtubise-HMH, 1969, p. 29.

⁴ Voir à ce sujet Albert Faucher, *Histoire économique et unité canadienne*, Montréal, Fides, 1970.

Devant cette nouvelle poussée du Sud vers ses terres, le Canada français a adopté deux attitudes opposées. Il a d'abord joué le jeu d'une sorte de réserve française. Il s'est volontiers laissé accoler une étiquette folklorique, qui faisait de lui un petit peuple tenant du musée et de la collection d'objets rares. Il parlait français, ce qui le singularisait dans cette Amérique très majoritairement anglophone. Et il parlait un français vieillot que le Nord-américain aimait entendre mais qu'il n'avait nul besoin d'apprendre puisqu'on disait que c'était un patois que ne comprenaient pas les Français de France, eux qui parlaient le vrai français, celui qu'on respectait et qu'on apprenait parfois. Au surplus, ce petit peuple demeurait comme le vestige d'un glorieux empire dont le rappel ne rendait que plus glorieuse la victoire de ceux qui l'avaient conquis et soumis. Tout anglophone, américain ou canadien, pouvait donc se pencher avec un certain attendrissement sur ce passé encore vivant, étant bien entendu que le Canada français n'aurait pas connu les joies et les douceurs qui lui étaient accordées, s'il n'avait pas eu le bonheur d'être rattaché au vaste monde anglophone qui lui avait apporté la paix, la liberté et la prospérité. Enfin, le Canada français était généralement à la hauteur de sa réputation d'hospitalité, de bonhomie, de cordiale simplicité ; les visiteurs étaient assurés d'être accueillis avec le sourire et les investisseurs pouvaient compter y trouver une main-d'œuvre dévouée et peu exigeante.

Telle était l'image qu'on avait d'un Canada français qui respirait encore son 17^e siècle. À l'œil superficiel, il paraissait donc parfaitement imperméable à l'influence américaine. Protégé par la langue, ses valeurs, ses traditions, son clergé et sa religion, il semblait à l'abri des retombées américaines auxquelles la proximité géographique le soumettait. N'y voyant aucune menace, les Américains y prenaient le même intérêt qu'à visiter les « antique shops ». De leur côté, beaucoup de Canadiens anglophones aimaient voir dans cette imperméabilité culturelle le rempart du Canada contre la menace américaine et ils l'invoquent encore maintenant comme un argument qui leur paraît péremptoire pour chasser la tentation séparatiste de l'esprit des Canadiens français. Mais il s'agit bien plus d'un mythe que d'une réalité.

L'image d'Épinal d'un Canada français angéliquement pur de toute contamination américaine ne tient pas à l'analyse ⁵.

1.2. Aujourd'hui : Américain francophone et non Français d'Amérique

[Retour à la table des matières](#)

En effet, tout en jouant assez bien le rôle de la réserve francophone, vestige folklorique et historique, le Canada français se laissait investir de toutes parts par l'influence américaine. L'ambiguïté présente du Canada français ne réside pas seulement dans la Confédération ; elle a sa source avant tout dans l'intégration non avouée et mal réalisée à la civilisation américaine. Le Canadien français, qu'il soit de Montréal, de Sherbrooke, de Joliette, de Moncton ou de Saint-Boniface, est un Américain beaucoup plus qu'il ne veut le reconnaître. Il l'est à plusieurs égards et de diverses sources. Sa nourriture intellectuelle quotidienne est très largement américaine. Qu'il s'agisse de la radio, de la télévision, du cinéma, des revues, de la chansonnette, des lectures populaires, bref de tous les véhicules d'information et de culture, le Canadien français s'abreuve abondamment à la production américaine. Le type de journalisme qu'on pratique ici s'apparente plus à celui des États-Unis qu'à celui de l'Europe. La nouvelle américaine bien plus qu'européenne remplit les journaux, gros et petits, que lit le Canadien français. Il n'est pas étonnant que celui-ci partage avec son voisin du sud une partie de sa vision du monde, comme, par exemple, son admiration pour la science et les techniques, ses aspirations en matière de niveau de vie, sa définition du confort ainsi que du beau et du bon.

Regardez voyager le Canadien français, car il est grand voyageur, comme l'Américain. Il aime bien sillonner l'Europe ou y séjourner

⁵ Sur l'attitude du Canada anglais et du Canada français à l'égard des États-Unis on pourra consulter *La dualité canadienne à l'heure des États-Unis*, 4e Congrès des affaires canadiennes, Québec, Presses de l'Université Laval, 1965.

quelques temps, comme il rêve - et parfois réalise son rêve - de voir l'Afrique ou de faire son tour du monde. Écoutez-le parler de la France et des Français : il découvre là qu'il n'est pas un Français d'Amérique, mais un Américain francophone. Car ce n'est pas en France mais à travers les États-Unis que le Canadien voyage le plus à l'aise et se sent le plus chez lui. Il retrouve alors ses habitudes, son style de vie, sa manière d'être et d'agir. C'est d'ailleurs le seul pays où les Canadiens français ont émigré et continuent à le faire en nombre considérable...

Si l'on se tourne vers l'avenir et que l'on se demande quelle attitude, du retrait ou de l'accueil, va prévaloir demain, la réponse n'est pas difficile. Il est trop évident que l'ère du Canada français retranché derrière sa muraille culturelle et folklorique est déjà chose du passé et ne se répétera plus. Depuis quelques années particulièrement, le Canada français a ouvert portes et fenêtres sur le monde et a été traversé de puissants courants d'air. Des transformations profondes, structurelles et peut-être plus encore idéologiques, se sont produites, qui ont modifié l'esprit et la culture du Canada français, l'ont fait sortir de son isolement d'autrefois, l'ont poussé vers des voies nouvelles. On peut dire que jusque vers les années 1955 ou 1960, le Canada français a subi les grands bouleversements structurels de la révolution industrielle tout en gardant sa mentalité pré-industrielle. Il a connu l'industrialisation, la migration des campagnes vers les villes, l'adaptation de la famille au nouveau milieu urbain et à la société industrielle, le passage de la ferme au travail salarié sans que sa mentalité en paraisse profondément affectée. Ce n'est que depuis quelques années que s'est produit un rattrapage culturel, qui s'est fait si rapidement et si brutalement qu'il a pris l'allure d'une course folle, sinon d'une panique collective. On a souvent souligné le rythme essoufflant avec lequel le Canada français s'est transformé mentalement et spirituellement ces dernières années : le retard accumulé était considérable et exigeait un tempo accéléré...

Aujourd'hui, l'isolement n'est plus possible. L'américanisation du Canada français est un fait dont on ne mesure pas encore assez l'étendue et la profondeur. On en parle peu et on la craint moins dans le Canada français que dans le Canada anglais, dans le Québec qu'hors du Québec. Pourtant, l'infiltration de la culture américaine est le phéno-

mène le plus massif et le plus considérable de nos vies, celui qui est appelé à conditionner notre avenir collectif. Le Canada français devient rapidement, dans les faits sinon dans les constitutions juridiques, un État des États-Unis, une Louisiane du Nord, une étoile francophone attachée au drapeau américain. L'extension prise par les techniques de communication de masse depuis la dernière guerre mondiale a accéléré ce processus. On peut aussi dire que la généralisation de l'instruction et l'évaluation du taux de scolarisation l'ont également intensifié : plus apte aujourd'hui à aller chercher et à accueillir l'information le Canadien français absorbe une grande quantité de nourriture intellectuelle en provenance des États Unis. Enfin, et c'est là un, point important, le Canadien français n'a jamais élevé de barrage critique à l'endroit de ce qui lui venait des États-Unis. Il avait plutôt l'état d'esprit inverse, admiratif de ce qui se faisait outre quarante-cinquième et prêt à recevoir sans prendre garde tout ce qui en provenait. Sans être taxé de gobe-tout, il a fait preuve depuis longtemps d'une certaine dose de naïveté à l'endroit de ce qui est « made in USA ».

1.3. Demain : nation originale ou métèques hors-frontières ?

[Retour à la table des matières](#)

L'américanisation du Canada français est un donné. On ne peut le nier ni le rejeter. Il faut maintenant l'apprécier d'une manière réaliste et en voir les conséquences pour l'avenir. La principale me paraît être de poser clairement le défi que devra relever le Canada français d'ici la fin du siècle, à savoir qu'il sera capable de constituer, à côté du géant américain et en se nourrissant de lui, une nation originale, singulière et personnalisée, nord-américaine par sa situation mais distincte non seulement par la langue mais aussi par une culture qui lui sera propre. En d'autres termes, la question fondamentale qui se pose pour l'avenir du Canada français, c'est celle de son indépendance culturelle dans le contexte nord-américain. On pourrait peut-être dire d'une manière plus précise encore que ce qui est posé, c'est le pro-

blème de ce qu'on peut appeler l'autodétermination culturelle du Canada français ⁶.

S'il n'y a pas d'espoir de réaliser au nord du quarante-cinquième parallèle une nation originale, d'édifier une société qui ne soit pas une pure réplique des États-Unis, je dis sans ambages que l'aventure francophone que nous sommes obligés de vivre à la force du poignet aura été vaine et futile. Rien ne me répugnerait plus que de voir mes concitoyens canadiens-français et mes propres enfants n'être rien d'autre que des Américains de langue française, fût-ce dans un pays politiquement (c'est-à-dire théoriquement) indépendant des États-Unis. Si tel est notre sort, je préfère cent fois que mes enfants profitent pleinement de la civilisation américaine, c'est-à-dire qu'ils deviennent anglophones et citoyens des États-Unis à part entière, plutôt que des sortes de métèques hors-frontières soumis à une politique et à des décisions prises en un pays où ils n'auront rien à dire. Tant d'efforts et de luttes pour sauver la langue française auront été sans objet s'ils n'aboutissent qu'à créer une classe de demi citoyens américains exilés du pays auxquels ils appartiennent effectivement...

2. L'autodétermination culturelle du Canada français : ses conditions

[Retour à la table des matières](#)

Les jeunes nations qui se sont créées depuis quelques années ont souvent eu plus de facilité à obtenir leur indépendance politique qu'elles n'en ont aujourd'hui à trouver et affirmer leur être. Deux ou trois grands modèles de développement ont polarisé le monde et les nouvelles nations n'ont pratiquement pas pu échapper l'envoûtement de l'un ou de l'autre, fût-ce pour des raisons purement économiques. Ce

⁶ Léon Dion a lui aussi utilisé ce concept d'autodétermination dans « Vers une conscience autodéterminée », *Revue canadienne d'éducation de langue française*, vol. 1, no 1 (1971), pp. 4-11 et dans son livre *La prochaine révolution*, Montréal, Leméac, 1973, pp. 260-274.

fut la singularité de la Chine de Mao-Tsé-Tung de proposer à chaque peuple de trouver sa voie par lui-même et de faire tout en son possible pour y avancer d'une manière aussi autonome que possible. Mais ce n'est que depuis quelques années à peine, c'est-à-dire depuis qu'elle a pris ses distances à l'endroit de l'URSS, que la Chine a adopté ce langage. Et il n'est pas certain qu'elle l'ait toujours respecté scrupuleusement dans ses rapports avec les petits peuples.

Ceci pour dire combien il est difficile et aléatoire de vouloir innover et de chercher à sauvegarder à tout prix son autonomie nationale. Si les grands empires d'autrefois ont pu exercer une influence profonde et durable sur les peuples qu'ils soumettaient, les empires d'aujourd'hui ont à leur disposition des moyens de persuasion d'une puissance bien supérieure à tout ce qui a pu exister dans le passé. Non seulement peuvent-ils exercer des pressions économiques non équivoques, mais surtout, ils contrôlent la diffusion de l'information et sont maîtres des moyens de communication de masse.

Séparé du territoire étatsunien par une frontière plutôt légère et presque théorique, envahi par les ondes en provenance du sud, vivant dans l'ombre des divers pouvoirs américains, industriel, politique, financier et même syndical, le Canada français peut-il échapper à cette emprise et à quelles conditions ? Personnellement, je ne crois pas qu'il puisse jamais échapper à l'influence américaine. Elle l'a si profondément marqué et elle est si omniprésente qu'il faudrait une bonne dose d'utopie pour rêver d'une coupure totale et définitive. Le tout est plutôt de savoir si l'on saura s'inspirer de la civilisation américaine pour en faire quelque chose d'autre, qui exprimerait un génie différent, riche de ses particularités et assuré d'une historicité singulière. Je vois cela comme une aventure dont les chances de succès ne sont pas assurées. Il faudra plusieurs conditions pour qu'elle réussisse.

2.1. Américanisation de l'intelligentsia...

[Retour à la table des matières](#)

La première apparaîtra bien paradoxale si je dis qu'elle suppose l'américanisation de l'intelligentsia du Canada français. Expliquons-nous. On a fait grand état du problème linguistique du Canada français, dont un aspect est l'écart entre une classe « intellectuelle » qui s'exprime en un français à peu près correct et la masse de la population qui parle le « joual ». J'en viens à croire, pour ma part, que l'écart linguistique n'est que le symbole d'un écart beaucoup plus profond, dont la source réside principalement dans l'attitude à l'endroit de la civilisation américaine. La masse du peuple canadien-français est profondément américanisée dans ses goûts, ses attitudes, ses intérêts, sa manière de vivre. De son côté, la classe intellectuelle n'a presque rien assimilé de la civilisation américaine, de son contenu culturel et spirituel. La très grande majorité des intellectuels canadiens-français ignorent tout ou à peu près de la littérature, de la poésie, du théâtre, des arts américains. Les grands courants de pensée qui secouent présentement les États-Unis dans les domaines pédagogiques, religieux, philosophiques ne trouvent que bien peu d'écho chez nous et toujours à retardement...

La première condition - et peut-être la plus difficile - de la réussite de notre aventure canadienne-française réside donc dans une réconciliation entre les intellectuels et le peuple, au sujet de la civilisation américaine. Autrement, la masse de la population va aller en s'américanisant toujours davantage, pendant qu'une intelligentsia de plus en plus isolée va se sentir plus étrangère dans son propre pays. À cela l'indépendance politique du Québec n'apportera pas de solution ; elle peut rendre même plus dramatique encore cette rupture culturelle.

Mais dira-t-on, l'effet net ne sera-t-il pas plutôt d'accélérer l'américanisation du Canada français ? Les intellectuels qui gardaient le lien

avec la France ne formaient-ils pas une digue à l'invasion de la culture et de la civilisation américaine ?

A cela, je réponds : primo, que l'américanisation du Canada français n'est pas une menace, c'est un fait. Ce n'est pas pour demain, nous la vivons aujourd'hui, Si la présence américaine ne nous apparaît pas clairement, c'est qu'elle colle de trop près à notre peau et qu'elle est devenue le regard de nos yeux. Secundo, ceci est plus vrai encore pour la jeune génération dont l'alimentation culturelle est principalement d'origine américaine, même si elle doit parfois passer par Amsterdam ou Copenhague. Ainsi, il n'est plus possible aujourd'hui de tenir pendant quelque temps sur les ondes une émission de radio à l'intention des jeunes sans qu'une bonne partie de la chanson soit en anglais. Il y a trois ou quatre ans, lorsque Radio-Canada a commencé à s'aligner sur les stations rivales à gros succès et à faire comme elles, les appels de protestation étaient nombreux au Québec pour réclamer de la chansonnette en français seulement. Aujourd'hui, qui prendra la peine de téléphoner pour cela ? Pas les jeunes en tout cas.

Tertio, il n'est pas question d'inviter qui que ce soit à se détourner de la France : nos liens culturels avec celle-ci sont essentiels, c'est notre tente d'oxygène. À la condition toutefois que nous apprenions à développer avec la France et les Français des rapports d'une plus grande maturité que ceux que nous avons entretenus jusqu'ici. On trouve encore chez bon nombre de Canadiens français une forme d'infantilisme à ce sujet, qui se manifeste aussi bien dans l'accueil naïvement enthousiaste ou trop empressé que l'on fait à tout ce qui vient de France que dans la répulsion presque épidermique que d'autres ressentent à la seule vue de ce qui est français. Or, c'est dans la mesure où nous assumerons notre identité nord-américaine qu'il y a quelque chance que nous perdions notre complexe d'infériorité devant les Français et que nous apprenions à tirer profit de ce que la France peut nous offrir, en l'assimilant plutôt qu'en le plagiant.

2.2. ... Mais attirance critique

[Retour à la table des matières](#)

La seconde condition à l'autodétermination culturelle du Canada français apparaîtra maintenant plus clairement. S'il est vrai qu'une plus grande immersion des intellectuels dans la civilisation étatsunienne est nécessaire, elle doit cependant s'accompagner de ce que j'appellerais une attirance critique. Je veux insister ici sur le caractère critique du regard à porter sur la civilisation américaine.

D'une manière générale, un certain catholicisme a formé le Canadien français à un esprit de docilité, de résignation, à une certaine manière de fatalisme qui frise l'apathie ou peut prendre la forme d'une douce naïveté. Ces attitudes ont été renforcées par la situation de minoritaire du Canadien français, son repli sur lui-même, l'insécurité individuelle et collective dans laquelle il a toujours vécu et le sentiment qu'il entretient de former une communauté ethnique faible et fragile...

Cela explique qu'on ne trouve pas chez les Canadiens français un esprit critique très développé. Il fait plutôt bon public, prêt à s'émerveiller de ce qu'on lui fait voir ou de ce qu'on lui raconte. Il est plus facilement imitateur qu'innovateur, plus prêt à importer les modes et les engouements qu'à les adapter et à les transformer. C'est là d'ailleurs une des sources d'un certain conservatisme du Canadien français : n'étant pas capable d'assimiler ce qui lui vient de l'étranger et sentant en même temps qu'il ne peut importer sans retouche ce qui a été conçu pour un autre contexte, il se voit obliger de rejeter en bloc l'innovation qui lui apparaît menaçante...

Ces attitudes à tendance passive et soumise risquent d'être le talon d'Achille du Canada français devant l'envahissement de la culture américaine. Dépourvu de l'esprit critique qui opposerait une barrière à la marée et qui assurerait la sélectivité nécessaire, il ne fait pas preuve de la réserve et des restrictions qui s'imposeraient dans son accueil à

tout ce qui est américain. Il a pour les États-Unis, pour ce qui en provient ou ce qu'il y trouve, un attrait qui n'est pas suffisamment compensé par la lucidité qu'apporte une certaine distanciation.

C'est là précisément que fait défaut une classe intellectuelle qui connaîtrait de l'intérieur la culture américaine, qui en aurait mesuré la richesse et les limites, et qui serait en mesure d'exercer une fonction critique à l'endroit de ce que les États-Unis déversent chez nous. Qu'on dise et qu'on pense ce qu'on voudra des intellectuels, à qui il est souvent de bon ton de s'attaquer dans plusieurs milieux ou en diverses circonstances : il n'en reste pas moins que ce sont eux qui partout dans le monde remplissent la fonction critique, essentielle à la défense et à la promotion de valeurs telles que la liberté, le respect de l'homme, la justice sociale, c'est-à-dire de valeurs qui font progresser et s'élever l'homme. C'est pourquoi les régimes totalitaires ou répressifs s'en prennent à eux de préférence à tout autre : ils ne peuvent laisser les intellectuels exercer une influence qui mine et détruit les assises de leur pouvoir.

Si les intellectuels ne remplissent pas cette fonction de sélection et de critique, l'américanisation du peuple canadien-français, entendue au sens de copie pure et simple de la civilisation étatsunienne, se poursuivra très rapidement d'une manière irrécupérable. Elle est déjà très poussée, au point qu'on peut se demander s'il n'est pas trop tard. Il est sûrement trop tard, si on ne peut compter sur une sorte de défense culturelle, assurée par une classe intellectuelle dont c'est précisément une des fonctions essentielles dans toute société.

Mais cette tâche, pour être réussie, doit être remplie d'une manière intelligente et éclairée. Ce qui est le plus à craindre et peut-être le plus néfaste, c'est l'intellectuel qui ignore tout des États-Unis et condamne sans nuance la civilisation américaine dans sa totalité, ou qui sent le besoin de dénoncer sans distinction tout ce qui lui semble être un emprunt américain du seul fait que cela vient des États-Unis. Celui-là fait dangereusement reculer les choses plutôt que de les faire avancer. Par ses condamnations inconsidérées, il discrédite l'attitude critique aux yeux de la masse de la population qui ressent une sympathie évidente à l'endroit des États-Unis et il émousse les instincts de défense qu'il a cru éveiller. L'ignorance ne doit pas tenir lieu d'esprit critique.

L'attrait du Canadien français pour la culture américaine est un fait qui crève les yeux. Elle peut avoir une valeur dynamique et positive, être source d'enrichissement et d'épanouissement, à la condition de prendre la forme de ce que j'ai appelé une attirance critique. Il ne sert à rien de vouloir attiser un antiaméricanisme qui n'existe guère au Canada français et qui n'est pas non plus souhaitable, s'il n'est qu'un refus bête, à courte vue et global. Évitions de faire de l'américanisation un mal en soi, et de la civilisation américaine l'épouvantail qu'on agite à tout vent. Un certain nationalisme Canadien croit pouvoir se constituer sur ces bases ; le Canadien français peut s'en passer.

D'ailleurs, c'est un des traits les plus marquants de la civilisation américaine d'avoir toujours engendré son autocritique, sa contestation permanente. Il y a des époques où celle-ci a été plus active et plus efficace que d'autres. Nous vivons précisément une phase de l'histoire américaine où la contestation se manifeste au grand jour et d'une manière militante. Ces années-ci, on ne peut pénétrer à fond dans la culture américaine sans être bientôt en contact avec les contestants de cette même culture : écrivains, philosophes, essayistes, sociologues, éducateurs, dramaturges, cinéastes, syndicalistes, étudiants, hobos de quarante ans ou hippies de vingt, adeptes de l'action politique et sociale ou tenants d'un nouveau mouvement religieux. On trouvera chez les intellectuels américains - et chez bien d'autres Américains - une attitude critique à l'endroit de la société américaine plus lucide et plus exigeante que ce qu'on peut rencontrer au Canada français.

Mon intention n'est pas de faire l'apologie de la civilisation étatsunienne. Elle est même tout autre : je considère que la seule raison valable de défendre et de promouvoir la francophonie en Amérique, c'est l'espoir qu'elle réalise une communauté humaine et sociale née d'une certaine originalité et présentant quelque chose de différent des États-Unis. Pour cela, il ne s'agit pas de se détourner des États-Unis : ce serait de toute façon impossible et utopique. La voie à suivre passe plutôt par une connaissance intime de la culture américaine, de ce qui en fait la valeur positive et en même temps la richesse critique. Je dirai même que le Canada français trouvera aux États-Unis des complicités, des alliés précieux et fidèles qui voudront et qui espéreront qu'on réussisse ici une aventure culturelle originale...

2.3. Autodétermination culturelle et autonomie politique

[Retour à la table des matières](#)

Mais ce n'est pas suffisant. Une troisième condition s'impose : il faut encore que le Canada français jouisse de la possibilité politique de s'autodéterminer sur le plan culturel. En effet, à l'endroit de la civilisation américaine qui menace de les écraser tous deux, le Canada français et le Canada anglais ne peuvent pas avoir les mêmes réflexes et ne font pas appel aux mêmes lignes de défense. L'un et l'autre ont un pressant besoin de se distinguer, de définir leur identité, de se tracer une destinée originale. Mais il doivent le faire chacun à sa manière, dans une relative autonomie l'un par rapport à l'autre. Non seulement ont-ils vis-à-vis des États-Unis un problème linguistique différent, mais il leur faut relever le défi américain avec des traditions, un univers culturel, un passé, des attitudes propres à chacun. Pour se situer et se définir dans le continent nord-américain, le Canada français et le Canada anglais ont à trancher des questions différentes et doivent trouver des solutions à des problèmes qui ne sont pas les mêmes pour l'un et l'autre.

Donnons-en deux exemples. Depuis quelques années les universitaires du Canada anglais discutent souvent avec véhémence et passion, du poids de la présence étatsunienne dans l'université canadienne. Le nombre de professeurs américains - dont la plupart ne semblent pas intéressés à demander la citoyenneté canadienne, parce qu'ils tiennent à conserver les avantages ou la sécurité que leur apporte la nationalité américaine - sur les campus canadiens a rapidement augmenté ces dernières années. Et même si leur nombre n'est pas proportionnellement aussi élevé qu'on a pu le croire, par rapport aux autres professeurs non canadiens, les professeurs américains jouissent d'une influence et d'un pouvoir qui rend leur présence massivement visible et la fait sentir très fortement dans la vie quotidienne des institutions d'enseignement supérieur. Des collègues anglo-canadiens s'en sont

alarmés : ils ont vu là, - non sans raison, sans doute - une menace sérieuse à l'autonomie de l'un des centres nerveux les plus vitaux de la culture canadienne, et le danger de voir réduire ou anéantir la contribution que l'on devrait attendre des universités dans la lutte contre l'envahissement américain. Un certain nombre de ces collègues ont récemment entrepris une vive campagne pour « décoloniser » l'université et la « recanadianiser », non seulement dans son personnel enseignant mais aussi et plus encore dans son esprit et sa mentalité. Ils ont voulu chercher des appuis dans les universités francophones du Québec : ce fut peine perdue. La présence américaine n'y a ni la même visibilité, ni le même poids que dans les autres universités canadiennes. Quant à la question des professeurs non canadiens, elle ne fait que commencer à se poser d'une manière un peu explicite au Québec, mais dans des termes bien différents des universités anglophones, c'est à dire sans lien avec le problème de l'américanisation. Voilà donc une question qui concerne la communauté anglophone canadienne, et qui est vitale pour son identité en terre nord-américaine, mais qui n'intéresse pratiquement pas la communauté francophone.

Le second exemple pose le problème en sens inverse. Au Canada français, une des menaces les plus graves - sinon la plus grave - pour l'avenir de la francophonie en Amérique du Nord réside dans l'anglicisation des Néo-canadiens de la région montréalaise. Contrairement à l'impression qu'on peut en avoir, ce n'est pas un problème local, qui ne concernerait que les Montréalais. Ce n'est même pas un problème exclusivement canadien : c'en est un dont le vrai contexte est l'Amérique du Nord anglophone, auquel l'immigrant qui vient au Québec est plus intéressé à s'identifier, à cause de tous les avantages qu'il en peut espérer, qu'à la petite minorité francophone, marginale et retranchée, qu'il perçoit dans le Canada français. Dans une proportion de quelque 90%, les Néo-canadiens de la région montréalaise adoptent l'anglais comme leur nouvelle langue canadienne, et l'école anglaise pour leurs enfants, bien qu'ils vivent dans une province et une ville à majorité francophone. Lorsque la population canadienne-française sera réduite au rang de minorité dans ce qui est la seule métropole francophone de l'Amérique - ce qui risque de se produire au tournant du siècle au rythme où vont les choses - les chances de la francophonie nord-américaine seront compromises d'une manière irréversible. On ne peut donc envisager l'avenir du Canada français sans trouver une solution à

ce problème. La situation actuelle est intenable à long terme, car elle tient du génocide pour le peuple canadien-français. Or il est devenu évident que le Canada français ne peut compter sur la population anglophone ni du Québec ni du Canada pour l'appuyer. Cette dernière est totalement insensible au problème, n'en voit pas les dimensions ou refuse de le faire, et n'arrive pas à comprendre ou feint de ne pas comprendre ce que l'affaire a de vital pour toute la communauté francophone canadienne. Peut-on le lui reprocher, quand on sait que bien des francophones de Montréal ne perçoivent pas non plus le problème ou refusent de le regarder en face ?

Ces deux questions ne me servent qu'à illustrer le fait que, bien qu'elles aient toutes deux la préoccupation de se définir d'une manière autonome et singulière sur le continent nord-américain les communautés canadiennes francophone et anglophone doivent le faire chacune pour soi, d'une manière indépendante l'une de l'autre. Elles ne peuvent compter l'une sur l'autre. Il se trouve même souvent - surtout pour la francophonie - que l'autre communauté canadienne soit un obstacle à la solution de ses problèmes, ou du moins un élément additionnel du problème à résoudre.

C'est là une des raisons qui font qu'à mes yeux la notion d'un Canada uni, bilingue et multiculturel, soit une mauvaise solution politique à des problèmes culturels qui se posent dans d'autres termes. L'analyse de la destinée du Canada français et du Canada anglais en Amérique du Nord et de leur quête d'identité se ramène finalement toujours à retrouver la démarche de deux communautés nationales, historiquement soudées l'une à l'autre, mais engagées dans la poursuite de leur avenir d'une manière indépendante. Il relève du mythe ou de la pensée magique que de croire que le Canada français peut servir de mur protecteur du Canada, et du Canada anglais en particulier contre la marée américaine. Par ailleurs, le Canadien français n'arrive jamais à se retrouver dans le nationalisme Canadian, tandis que le Canadien anglais - surtout s'il est un Canadien de deuxième génération issue d'une famille d'origine non britannique - demeure irrémédiablement imperméable au nationalisme canadien-français.

Je continue à croire - je m'étais déjà expliqué à ce sujet il y a quelques années - que la seule formule susceptible d'assurer l'autonomie

relative nécessaire à chacune des deux communautés nationales et apte à leur garantir les conditions de l'autodétermination culturelle est celle qui concrétiserait dans une nouvelle constitution l'idée des deux nations et de leur association dans une confédération renouvelée ⁷. C'est probablement une preuve supplémentaire de la thèse que j'expose que cette conception d'un nouveau Canada binational n'ait trouvé jusqu'ici aucun écho dans la population anglophone, et qu'on n'ait pas réussi encore à traduire cette idée en langue anglaise d'une manière compréhensive. Pourtant, il faut bien reconnaître que depuis cent ans le contexte nord-américain a changé si profondément que la Confédération canadienne élaborée dans les années 1860 ne répond plus aux besoins des années 1970. En particulier, les États-Unis ont acquis une puissance économique et culturelle sans commune mesure avec celle dont ils disposaient il y a un siècle. De son côté, la société canadienne s'est étendue géographiquement, s'est développée économiquement, surtout par suite d'un apport toujours plus considérable de capitaux américains, et est devenue plus complexe et multiple avec l'arrivée de vagues successive de Néo-canadiens. La réalité canadienne contemporaine, dans un contexte nord-américain totalement différent de celui d'il y a un siècle, requiert une reformulation du cadre constitutionnel qui la gère encore. C'est pour le Canada français qu'il est plus normal de poser ce problème et celui de son mode d'appartenance à ce pays qui connaît de plus en plus de difficulté à en être un : c'est pour lui que le Canada bilingue et multiculturel est une solution discutable, car les promesses ne paraissent pas en compenser les inconvénients et les dangers. Mais je suis persuadé que le Canada anglais n'a pas encore découvert combien il lui serait avantageux, à lui aussi, de poursuivre sa destinée culturelle indépendamment du Canada français.

La fin de non-recevoir que rencontre l'idée des deux nations est évidemment une des raisons pour lesquelles la thèse souverainiste a connu de rapides progrès au Québec, notamment chez les jeunes, depuis quelques années. C'est à mes yeux une moins bonne solution que la première, mais si celle-ci s'avère impraticable et irréalisable, l'indépendance du Québec sera le seul choix qui restera à ceux qui refusent le statut actuel du Canada français et du Québec à cause des trop

⁷ Guy Rocher, « Le Canada : Un pays à rebâtir ? », *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, 6 (1969), pp. 119-125.

nombreuses incertitudes, ambiguïtés et contradictions qu'il comporte. La séparation du Québec aurait en particulier comme inconvénient de trancher dans le tissu même de la communauté canadienne-française et d'isoler plus encore les minorités francophones qui vivent hors du Québec. Ce serait un lourd prix à payer pour sauver l'avenir de la francophonie nord-américaine, mais c'est peut-être ce qu'il faudra accepter pour que celle-ci puisse survivre et s'épanouir ⁸.

2.4. Libération économique

[Retour à la table des matières](#)

L'autonomie politique sera cependant un leurre si elle ne s'accompagne d'une quatrième condition : une marge suffisante d'indépendance économique. Cette forme d'indépendance pose tout le problème de la langue de travail, de la maîtrise des moyens de communication de masse, de la mobilité du personnel hautement qualifié, des rapports entre le travail et la culture et finalement de tout le symbolisme sur lequel ont besoin de s'appuyer le patriotisme et la fierté nationale.

Or, je crains que ce ne soit là la pierre d'achoppement de la vitalité francophone nord-américaine. Le Canadien français profite d'un niveau de vie élevé à la manière d'un champignon. Ce n'est pas lui qui a mis sur pied les structures économiques dont il bénéficie ; il n'a pas non plus la maîtrise de ces institutions économiques. Mais jouissant des avantages du niveau de vie nord-américain, il craint sans cesse de le voir se dégrader et s'y accroche avec d'autant plus de fébrilité qu'il en sent la fragilité.

Une double question se pose alors : sera-t-on prêt, dans la bourgeoisie canadienne-française, grande et petite, et dans les classes laborieuses, urbaine et rurale, à sacrifier une tranche de niveau de vie pour desserrer l'étau de la domination économique américaine ? En second

⁸ Voir à ce sujet l'argumentation d'un dirigeant du Parti québécois, Claude Morin, « Le Québec et les minorités : attentes et intérêts réciproques », *Le Devoir*, 4 octobre 1972.

lieu, aura-t-on, dans l'État et dans l'ensemble de la population, l'énergie et le courage qu'il faut pour mobiliser les ressources humaines, techniques et naturelles au service de la libération économique de la communauté francophone ?

Il faut en effet ne pas craindre de le dire clairement : l'indépendance économique, même relative, ne se réalisera pas en laissant jouer les lois et les mécanismes du système capitaliste. Parce qu'ils sont aux mains de ceux qui exercent déjà leur domination, les ressorts du capitalisme ne peuvent servir qu'à maintenir et même renforcer l'emprise extérieure sur notre économie nationale. On ne devra surtout pas compter sur les grands financiers et industriels canadiens-français, qui sont obligés de s'associer à des intérêts étrangers dont ils deviennent finalement les meilleurs serviteurs. Il faudra donc développer un régime basé, d'une part, sur une large intervention de l'État dans l'exploitation des ressources nationales et dans la production et, d'autre part, sur des formes multiples d'organisations coopératives de production, de distribution et de consommation.

S'il est une leçon que des pays comme la Chine, la Roumanie, l'Albanie et la Yougoslavie nous enseignent - je parle ici au-delà de toute question idéologique - c'est précisément l'effort qu'ils ont fait pour dégager leur économie de l'empire soviétique. Chacun a cherché une voie qui lui soit propre, qui corresponde à ses traditions, à sa culture, à ses ressources et à ses structures économiques et sociales. La Yougoslavie l'avait compris bien avant d'autres et a réussi à pratiquer cette autonomie au milieu de bien des périls. C'est aussi le grand tournant qu'a pris la Chine en 1960 quand elle renvoya en URSS les conseillers et techniciens soviétiques qui étaient en train de lui imposer le mode de développement qu'avait emprunté leur pays.

Compte tenu des différences de contexte, c'est la même opération-libération que doit chercher à accomplir la communauté francophone nord-américaine, que ce soit dans le cadre d'un Canada redéfini ou dans celui d'un Québec politiquement souverain. La Yougoslavie, la Roumanie, la Chine et l'Albanie l'ont réussie dans des conditions qui étaient extrêmement difficiles. Des pays d'Amérique latine (Cuba, le Chili, le Pérou) tentent chacun à sa façon de se libérer de l'empire économique américain, à partir d'un état de dépendance bien plus

poussé que le nôtre. La chose est donc possible, si l'on sait mobiliser les énergies d'une manière positive et proposer des buts précis, qui méritent les sacrifices qu'ils exigent. Toute la question est de savoir si nous pourrons faire cela dans les prochaines années ou si nous ne sommes pas déjà trop intégrés à la civilisation américaine, culturellement et économiquement, pour vouloir nous en dégager et affirmer en marge d'elle une francophonie nord-américaine autonome.

Lectures recommandées

[Retour à la table des matières](#)

Gérard Bergeron, *Le Canada français après deux siècles de patience*, Paris, Seuil, 1967.

A. Hero, « Le nationalisme québécois face aux États-Unis : Un point de vue américain », *Choix*, 7 (1975), pp. 339-375.

Daniel Latouche, « Le Québec et l'Amérique du Nord : une comparaison à partir d'un scénario », *Choix*, 7 (1975), pp. 92-127.

Marcel Rioux, *Les Québécois*, Paris, Seuil, 1974.

_____, *La question du Québec*, Paris, Seghers, 1971.

Transnational Relations : the U.-S. and Canada, no spécial de *International Organization*, 28, no 4 (1974).

Michel van Schendel, « Le Québec à l'heure américaine », *Socialisme* 66, no 8 (mai 1966), pp. 7-28.